venu assuré. Pense-y trois fois, mon enfant, et ne te laisses pas emporter par les conseils de la bohémienne *Sol*, qui parle de tout bien à son aise, la charmante, qui te trouve trop loin d'elle pour lui servir d'écuyer, et qui a grand tort, plaidant en séparation, (c'est le sculpteur Clésinger qui était le mari de la fille de Mme Sand) d'avoir des jeunes garçons pour pages. Ce n'est pas elle qui payera les violons.—Tout ceci entre nous et sans te plaindre à personne de mes sermons. Je n'en fais pas à ceux qui ne les écouteraient pas. Je te donne des avertissements parce que je sais que tu ne les mettras pas sous tes pieds. Je veux bien que tu t'amuses tant que tu pourras, mais cela ne veut pas dire plus que ne le permet la prévoyance. Si je venais à claquer, ou à faire seulement une maladie de six mois, comme cela menace à toute heure, dans l'âge où je suis, et que tu vinsses, toi, à avoir un petit arriéré de six mois avec le propriétaire, le portier, la buvette, etc., tu te sentirais bien veule devant ton travail, et c'est dans ces situations-là qu'on ne fait plus rien de bon.

Bonsoir, mon enfant. Encore une fois, ceci est pour *nous deux* seulement. Je t'embrasse. Fais-moi des cigarettes. Je me flatte d'aller à Paris dans une quinzaine, ne me sentant guère le courage de rester toute seule ici, avec mes affreuses migraines qui sont revenues. Mais je ne suis pas encore sûre d'avoir de quoi ; car mes affaires ne vont pas sur des roulettes, et si moi, je me trouve souvent dans des transes après m'être embarquée dans des dépenses que je croyais possibles, et qui ne se trouvent pas couvertes à temps par mes recettes, juge de l'excès de prudence que tu dois avoir dans les plus petites choses.—Aie donc patience avec toi même, et fais-toi moins avant de te croire *français*, comme tu dis."

II

"Cher enfant, les crocus ne paraissent pas encore, mais les violettes s'en donnent à cœur joie. Le printemps jusqu'à présent ne s'annonce pas rigoureux, mais j'ai tout de même bien de la peine à y arriver sans rechute sérieuse et tout mon hiver a été cloîtré. La poitrine s'est enfin remise et c'est à présent l'estomac qui de temps en temps refuse ses fonctions. Tout cela n'est rien que la suite naturelle d'une maladie grave sur un vieux individu qui ne refait pas ses forces aussi vite qu'un jeune, si tant est qu'il doive les retrouver telles qu'elles étaient avant le mal. Qu'y faire ? Attendre et se soumettre, et travailler quand même, puisqu'il n'y a pas moyen de se reposer. Ma pauvre Sol est moins autorisée à la patience, elle qui ne se remet pas. J'ai de ses nouvelles par son médecin qui me dit de ne pas m'inquiéter, mais que ce genre de maladie est très long et enrageant. Elle ne m'écrit pas, et je suis contente que tu me dises qu'elle t'attente assez pour être encore gaie. Espérons que le printemps lui rendra sa liberté. Je suis contente aussi que le voyage de Maurice ait du succès. Son journal, tenu exactement en voyage et sous le coup de ses impressions, m'avait beaucoup plu. Mais c'était trop négligé et quelquefois trop gai, car il ne pensait guère à publier. Je l'y ai poussé, j'ai exigé qu'il le fît tout seul, et il a eu la patience de faire de vraies études du français qu'il avait toujours traité par-dessous la jambe. Il a eu de la volonté et c'est gentiment venu. Le voilà maintenant dans la *géognésie* avec rage, et moi je m'y remets pour l'aider, alors nous sommes si pédants tous les deux que Manceau en rit à se décrocher la mâchoire. Ce qu'il y a de beau, c'est que Marie Caillaud (la domestique de confiance, une sorte de gouvernante) fait aussi une collection de minéraux. Bientôt Jean (le domestique de Mme Sand) s'en mêlera, mais jusqu'à présent, son principal talent est de casser des pierres.—Au milieu de notre tranquille et honnête gaieté, moi surmontant mes indispositions au jour le jour, il nous est tombé un affreux chagrin qui nous a vraiment accablée. Tu sais peut-être à présent que ce pauvre Lucien Villot (le fils de M. Frédéric Villot, qui fut secrétaire général des Musées nationaux après avoir été conservateur des peintures au Musée du Louvre) un enfant si bon, si aimant, si aimé de nous, et de tous ceux qui le connaissaient, est mort en quelques jours de la petite vérole. C'est une consternation pour la famille et tous les amis.

"Mais je ne veux pas te parler de choses tristes, à toi qui n'es pas gai pour le moment. Borie m'avait fait entendre qu'il avait pour toi des projets avantageux, tu ne m'en parles pas, et il m'écrit qu'il ne t'a pas vu depuis quelque temps. Ça ne te convenait donc pas, moralement parlant ? Pourtant si la personne était bonne, aimable et sage, tu as peut-être eu tort. Borie me dit qu'elle était médiocrement jolie, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit laide. Et même une laide peut être charmante. Si elle t'est antipathique pourtant, tu fais bien de ne pas sacrifier au solide, mais si c'est indolence ou incertitude seulement, peut être as-tu tort de ne pas examiner davantage le caractère et les sentiments. La solitude est bien triste quand la première jeunesse se passe et dans la profession d'artiste, si précaire, si irrégulièrement chanceuse, un certain bien-être assuré est une grande chose. Je pousse Maurice au mariage avec ou sans dot, et je finirai, j'espère, par le voir penser comme moi, car il est en situation, lui, de ne pas se tourmenter d'autre chose que des convenances du cœur.

"Enfin, quoi qu'il arrive, quand tu seras las du gargot et décidé à ne pas te lier encore, souviens-toi que Nohant est toujours là pour travailler en attendant mieux. Maurice et Manceau t'embrassent et moi aussi. Maurice va passer quelques jours chez son père (le baron Dudevant), après quoi il va à Paris.—Fais une visite ou mets au moins ton nom chez les pauvres Villot.

"G. SAND."

"Nohant, 1er mars 1862."

L'esprit d'autrefois.

Swift, étant prêt à monter à cheval, demanda ses bottes ; son domestique les lui apporta.

—Pourquoi ne sont-elles pas nettoyées ? lui dit le doyen de Saint-Patrice.

—C'est que vous allez les salir tout à l'heure dans les chemins et j'ai pensé que ce n'était pas la peine de les décrotter.

Un instant après le domestique ayant demandé à Swift la clef du buffet.

—Pourquoi faire ? lui dit son maître.

—Pour déjeuner.

—Oh ! reprit le docteur, comme vous aurez faim dans deux heures d'ici, ce n'est pas la peine de manger à présent.

Un jeune homme fraîchement débarqué, très naïf, arrive, le lorgnon dans l'œil, sur la plage de Trouville. Il contemple avec stupéfaction une famille de jeunes filles d'une étonnante maigreur, qui, accompagnées de leur mère aussi maigre qu'elles, viennent tenter d'y amorcer un mari :

—On a bien raison d'appeler cela : la Promenade des Planches ! dit-il en les regardant défiler.

Voyages Princiers.

Avant M. Félix Faure, aucun chef de l'Etat—l'Etat républicain—n'avait honoré de sa visite les Vosges, ce coin de la terre française sur lequel le reste du pays avait les yeux fixés tout récemment.

Ni M. Thiers, ni le maréchal de Mac-Mahon, ni M. Grévy, ni M. Carnot, ni M. Casimir-Perier n'avaient songé un seul instant à pousser, comme on dit, une pointe dans les Vosges.

Dans le passé, pourtant, nombre de souverains et de voyageurs princiers avaient tenu à plaisir de parcourir cette contrée qu'on a considérée longtemps comme les antipodes du boulevard, et de promener leurs étonnements admiratifs sous le noir manteau de ses sapins, dans l'or mouvant de ses moissons et jusqu'au fond de ses hameaux, où le travail chante sa chanson rythmée par le bruit des métiers, des machines et des marteaux.

Sans remonter à Charlemagne, rappelons, dit un correspondant, que le duc Stanislas fit les honneurs des Vosges à deux de ses petites-filles, Mesdames Adélaïde et Victoire de France, qu'il conduisit, notamment, à Epinal, à Mirecourt et à Remiremont.

A Epinal, s'étant arrêtées sur le pont de bois,—unique trait d'union qui reliât alors la *Grande* à la *Petite-Ville*,—les deux princesses manifestèrent le désir de pêcher quelques-uns des poissons qu'elles voyaient évoluer dans l'eau transparente de la Moselle.

On leur apporta aussitôt de quoi satisfaire cette fantaisie, et, en quelques minutes, elles eurent la joie de harponner, celle-ci une superbe truite, celle-là un magnifique brochet.... que des bateliers, placés sur le pont, avaient l'attention d'accrocher aux hameçons de leurs lignes.

En 1811, la princesse Pauline Borghèse fit un voyage dans les Vosges.

Un turban à la Staël encadrant sa tête fine et moqueuse, dont la nature, par un oubli féroce, avait négligé d'ourler les oreilles ; des serpents de perles et de camées s'enroulant autour de ses poignets et de ses chevilles ; le corps noyé sur des coussins dans la mousseline et le cachemire, elle cheminait à petites journées dans un palanquin—porté par des relais de nègres costumés à l'orientale,—derrière lequel caracolait tout un état-major de jeunes fonctionnaires, d'officiers d'ordonnance et d'aides de camp.

L'impératrice Joséphine avait fait le même voyage en 1808, mais avec un train beaucoup plus modeste.

Il en fut de même de la duchesse d'Angoulême en 1826 et de la duchesse de Berry en 1827.

Lorsque cette dernière arriva de Nancy à Charmes, le maire de cette petite ville lui décocha ce compliment :

—Madame, *Charmes* est *charmé* de posséder vos *charmes*.

—C'est *charmant*, répondit Son Altesse en riant.

* * *

Louis-Philippe et ses deux fils aînés, le duc d'Orléans et le duc de Nemours, visitèrent les Vosges en 1832.

Ils y furent accueillis avec un enthousiasme indescriptible, et leur entrée fut particulièrement triomphale.

Les cloches sonnaient à toutes volées. Le canon tonnait. Les musiques jouaient la *Marseillaise* et la *Parisienne*. Les gardes nationales du département — dont quelques-unes portaient la blouse avec la ceinture tricolore et le fourniment par-dessus—sous le commandement du maréchal de camp baron de Mandeville, formaient la haie sur le passage du cortège. Une garde d'honneur, sous les ordres du commandant Deblaye, un glorieux blessé de Waterloo, et du capitaine Kienné, un ancien chef de bataillon du génie décoré au camp de Boulogne de la main de l'Empereur, occupait la préfecture, où Mgr de Jerphanion, évêque de Saint-Dié, le baron Nau de Champlouis, député des Vosges, et tous les corps constitués, tous les services publics attendaient les augustes voyageurs.

Ceux-ci firent leur entrée à cheval. Louis-Philippe portait l'uniforme de général de la garde nationale ; le duc d'Orléans, la pelisse et le dolman bleu de ciel, galonnée d'argent du 1er régiment de hussards,—les hussards de Chartres,—dont il était colonel ; le duc de Nemours, le kurka rouge, le schapska et les épaulettes de sous-lieutenant de lanciers.

Harassé de fatigue,—on était venu de Paris par étapes,—le duc de Nemours sommeillait en selle : il n'avait guère que quinze ans.

Il y eut grand dîner d'apparat à la préfecture et bal à la salle de spectacle.

On lit dans le *Moniteur* :

"En quittant le bal et en rentrant à la préfecture, Sa Majesté s'est rendue au poste des gardes nationaux où un punch avait été servi, et a daigné s'entretenir et trinquer familièrement avec les soldats-citoyens."

* * *

Dix ans plus tard, en 1842, le prince-royal traversa de nouveau le chef-lieu des Vosges.

Il conduisit sa jeune femme à Plombières, où elle allait "faire une saison."

Je le vois encore—c'est un souvenir de ma toute petite enfance—descendre de voiture, dans le faubourg, pour recevoir les compliments de la municipalité.

Il avait une redingote marron, un pantalon de nuance claire et le légendaire chapeau gris de la famille. Sa figure avenante, son regard si doux, son air, son abord si affables firent une vive impression sur la population. De toutes parts, on cria ;

—Vive le duc d'Orléans ! Vive la princesse Hélène !

La princesse installée à Plombières, le prince repartit pour Paris et ne s'arrêta qu'à Mirecourt pour passer en revue la garde nationale.

Or, voici ce que j'ai entendu raconter, à cette époque, par des témoins oculaires du fait :

Il y avait alors à Mirecourt un brave garçon nommé Télémaque C...., cabaretier de son état, lequel passait—à tort ou à raison—pour être affligé du *mauvais œil*, jeter des sorts, porter la guigne, etc. Ce *jettatore* vosgien était sergent dans la milice citoyenne. A la revue, lorsque le duc d'Orléans arriva devant lui, il sortit des rangs brusquement :

—Que désirez-vous, mon ami ? lui demanda cordialement le prince.

—Monseigneur, je désire que vous viviez cent ans pour le bonheur de la France.

Autour des deux interlocuteurs, tout le monde était consterné. Télémaque souhaitait une longue vie au prince ! Assurément, il allait arriver quelque malheur à ce dernier.

—Merci, mon ami, dit le duc d'Orléans.

Et il reprit la route de Paris, où la fatalité avait marqué de rouge, dans l'avenue de Neuilly, le pavé qui devait lui briser le crâne huit jours plus tard !

* * *

Napoléon III revint quatre fois dans les Vosges. Toutefois, de par sa volonté expresse, sa présence n'y donna lieu à aucune cérémonie, à aucune réjouissance, à aucune démonstration officielle. Il y venait, en effet, par raison de santé, et il est permis de croire qu l'air salubre, le calme croissant du pays et l'absence de toute étiquette ne lui furent pas moins favorables que les eaux de Plombières et les cinq ou six substances qu'elles renferment.

L'Impératrice l'accompagna dans son premier voyage. La grâce, la beauté, la bonté de la souveraine, comme aussi son inépuisable bienfaisance, sont demeurées là-bas dans toutes les mémoires. Quant à l'Empereur, le département doit à l'une de ses excursions dans la montagne (août 1858) l'achèvement de la route la Schlucht, qui met en communication directe la Lorraine et l'Alsace, et qui, grâce à sa sollicitude, put être livrée aux voitures au mois de septembre de l'année suivante.

Lors de son dernier séjour, le 25 juillet 1868, le souverain présida le concours des francs-tireurs vosgiens.

Ce jour-là, paraissait dans la *Liberté* un article de M. de Girardin, que tout le monde s'arrachait, approuvait, applaudissait, et qui finissait ainsi :

"Français dont le cœur bat au nom de Charlemagne, au nom de Louis XIV, au nom de la République, au nom de Napoléon, Français de tous partis et de toutes opinions, n'ayons qu'une pensée unique : reconquérir sur l'Allemagne nos frontières naturelles devenues nos frontières nécessaires.

"N'ayons tous qu'un seul cri : *le Rhin !*

"Rien de plus,—*rien de moins !*"

L'ARMÉE D'HIER

—ET—

CELLE D'AUJOURD'HUI.

Je ne sais plus qui a prétendu autrefois qu'il faudrait, pour que les exercices du temps de paix puissent avoir toute leur efficacité, que sur mille coups de fusil échangés, il y en eût un au moins à balle ; et sur cent coups de canon, un également à boulet. N'est-ce pas Charles XII de Suède ? Mais peu importe.

Ce serait vraiment pousser les choses un peu trop loin, écrit le général Du Barail, et on risquerait fort à ce jeu-là de dépasser le but, outre que ce procédé tout à fait singulier d'instruction aurait certain côté désavantageux qui ne serait pas pour plaire à tout le monde. Il serait possible, par exemple, que les réservistes ne se rendissent pas aux grandes manœuvres avec cet entrain et cette bonne humeur que chacun leur reconnaît aujourd'hui.

Mais c'était affirmer sous une forme humoristique qu'à ces manœuvres il manquera toujours nécessairement la constatation du principal élément de succès : le moral des troupes. On peut y apprendre à connaître tout le mécanisme de la guerre, moins ce qui en est le moteur le plus essentiel : l'âme du soldat.

Ce sont des effets moraux que les manœuvres, si bien conçues qu'elles puissent être, si bien dirigées qu'on les suppose, sont impuissantes à produire ; et c'est une banalité que de rappeler que les plus savantes combinaisons échouent inévitablement à la guerre si le général n'a pas, pour les exécuter, des soldats, non seulement habitués aux plus grandes fatigues, mais encore—et surtout,—familiarisés avec tous les dangers du combat.

Sans doute, la science et le talent du chef d'armée—je ne parle pas du génie, car ce don est tellement rare qu'il n'y a pas à compter sur une pareille exception,—sans doute, dis-je, la science et le talent du général en chef entrent pour une très large part dans le succès de ses entreprises ; mais il faut tenir grand compte de ce que Frédéric II appelait Sa Majesté le Hasard, qui échappe à tout calcul.

C'est alors, comme le dit excellemment M. Thiers, dans l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* : " qu'aux grands généraux il " faut de grands soldats pour assurer " l'accomplissement de leurs grands des" seins ou réparer les fautes que le génie " lui même est exposé à commettre."

Les preuves de cette vérité sont tellement nombreuses et tellement évidentes que l'on peut dire d'une manière générale que, dans presque toutes les grandes batailles, le résultat final eût été tout différent si, à un moment quelconque de la journée, l'héroïsme des troupes n'avait pas ramené sous les drapeaux de la victoire la victoire prête à les abandonner.

Est-ce à dire pour cela que je méconnaisse l'indispensable nécessité de ces grandes manœuvres ? A Dieu ne plaise ! Bien loin de là. Je trouve qu'il s'est produit sous ce rapport des progrès de nature à satisfaire les plus difficiles, et que le talent des généraux et le savoir des officiers s'y développent bien plus largement que dans les camps d'autrefois, où l'instruction des troupes était forcément spécialisée et limitée.

Ainsi on ne pouvait pas y enseigner, ou du moins que fort imparfaitement, la science des marches, ce qu'en termes techniques on appelle, je crois "la logistique" ; l'étude des cantonnements, les moyens d'assurer les approvisionnements sans magasins préparés d'avance, le choix des positions à occuper par les différentes armes, etc., etc. ; enfin une foule de problèmes qui se présentent journellement à la guerre et que les grandes manœuvres, telles qu'elles sont pratiquées aujourd'hui, permettent de résoudre couramment.

Mais il ne faut pas leur demander plus qu'elles ne peuvent donner, ni se faire l'illusion de croire qu'elles sont l'image parfaite de la guerre, puisque tout y est affaire de conventions, notamment le simulacre de combat qui ne saurait en aucune façon se rapprocher de la réalité.

Alors même que l'ennemi est représenté effectivement avec le tir à longue portée et la poudre sans fumée, les positions occupées par les parties adverses doivent se distinguer fort difficilement et, comme conséquence, la direction des grands mouvements ne peut pas être assurée exactement pour ne pas égarer quelquefois le jugement sur la logique de la manœuvre.

La grande difficulté à la guerre, la plus grande de toutes, peut être, est de pouvoir lire dans le jeu de son adversaire—et, ici, on joue cartes sur table.

Pénétrer les projets de l'ennemi, lire dans son jeu comme dans un livre tout grand ouvert, était le don merveilleux que possédait Napoléon Ier au plus suprême degré, et qu'il complétait encore par un talent non moins extraordinaire d'amener son adversaire sur le terrain même où il voulait le combattre, et de lui faire commettre les fautes, dont d'avance il avait résolu de profiter.

C'est cette faculté si précieuse de deviner les projets de l'ennemi qui nous a fait défaut au début de la campagne, et qui a été la cause de nos premiers revers dont a dépendu tout le sort de la guerre.

Il fallait bien trouver une victime expiatoire sur qui faire retomber toute la responsabilité de nos défaites, et on n'a pas été loin d'en attribuer toute la faute à la cavalerie à qui on reprochait d'avoir mal fait son service de reconnaissance.

En réalité, c'est le service de renseignements, qu'il ne faut pas confondre avec le service de reconnaissance de sûreté, qui était mal et fort imparfaitement organisé.

Mais, je le reconnais sans peine, la cavalerie, dans sa mission d'éclairer l'armée sur le terrain même où la bataille allait se livrer, a été souvent inférieure à son rôle. Mais à qui la faute ?

Depuis 1815, l'instruction de cette arme avait été dirigée dans une voie absolument fausse. On était censé ne plus voir que son action discrète sur le champ de bataille, tandis qu'avec le perfectionnement des armes à feu, c'est dans les jours qui précèdent la rencontre des armées que son action doit être le plus efficace.

Voici une preuve assez topique de cette affirmation :

J'étais au camp de Châlons en 1866 et je commandais la brigade légère de la cavalerie de la garde. Le général sir Hope Grant, ancien commandant en chef de l'armée anglaise lors de l'expédition de Chine, était venu visiter le camp, le général Feray, pour faire honneur à son collègue d'Angleterre, voulut lui présenter sa division et la faire manœuvrer devant lui.

Nous montâmes donc à cheval et après les préliminaires d'usage la manœuvre commença. Le premier mouvement qu'ordonna le général de division fut un mouvement sur le centre réputé difficile. L'évolution s'exécute correctement et le général Grant se déclara satisfait. Mais, de suite, il reprit :

—L'hypothèse ?

—Quelle hypothèse ? répondit le général Feray.

—Mais oui : dans quelle hypothèse avez vous ordonné ce mouvement ? Dans quel cas l'exécuteriez-vous à la guerre ?

—Il ne s'agit pas de cela, fit le général Feray ; j'ai commandé cette évolution pour que vous vous rendiez compte du degré d'instruction de ma division.

—Ah !.... très bien, alors....

On passa à un "autre exercice". A chaque mouvement revenait invariablement la même question, formulée par le général anglais :

—L'hypothèse ?

Et la même réponse était faite par le général Feray :

—Il n'y a pas d'hypothèse.

Alors, très courtoisement, le général Grant fit cette observation qu'en Angleterre on se préoccupait surtout et avant toutes choses, dans les manœuvres, de leur utile emploi à la guerre et de juger si elles y étaient applicables.

C'est ce que nous n'avons jamais recherché en France. Je reconnais d'ailleurs que c'est là une grave erreur.

Les grands cavaliers du premier Empire, les Lasalle, les Montbrun, les Sainte-Croix, les Curély, les Marbot, les de Brack, ou avaient disparu, fauchés par la mort, ou étaient tenus systématiquement à l'écart ; et on avait adopté un règlement d'exercice suranné, dont le principe remontait longtemps avant la Révolution. D'ailleurs, eût-on été éclairé de leurs lumières et de leur expérience, que l'on n'en aurait pas moins accompli une œuvre qui était un acte de réaction contre les grands jours de l'Empire.

Puis l'état de paix se prolongeant, on avait complètement perdu de vue l'esprit même de ce règlement, que l'on regardait comme une œuvre de génie, pour s'attacher à la lettre et donner une importance exagérée à un pur formalisme inapplicable à la guerre.

Nos évolutions de cavalerie étaient devenues de véritables exercices de carrousels dont la perfection consistait dans l'exécution plus ou moins correcte d'un mécanisme que les grands pontifes s'appliquaient à rendre de plus en plus compliqué.

On ne s'occupait que de l'action de la cavalerie sur le champ de bataille, et la charge était la manœuvre suprême.

Sous ce rapport, les cuirassiers à Morbrean ont montré ce qu'ils étaient capables de faire sous un vaillant chef comme le général Michel.

Quant au service en campagne, comme on dit aujourd'hui, cela paraissait devoir être le côté inférieur du grand rôle que la cavalerie est, quoi qu'on en dise, appelée à jouer dans les guerres futures. Il doit être, au contraire, son rôle principal.

En effet, on voudra pénétrer les intentions de l'ennemi en allant le chercher jusque dans l'intérieur de ses lignes ; de son côté, l'ennemi voudra dissimuler ses mouvements par un rideau épais de cavalerie jeté en avant de son front. Suivant toutes les probabilités, la guerre future commencera par de grands abordages de cavalerie que l'on sera conduit, par la force des choses, à soutenir par de forts détachements d'infanterie et d'artillerie, et il peut en résulter que la bataille soit engagée de cette façon contre la volonté du général en chef et peut-être en dehors de ses plans.

C'est une éventualité à signaler, avec des armées aussi nombreuses s'étendant sur des fronts démesurés. Le général en chef aura déjà assez de peine à maintenir tout son monde dans la main, pour ne pas craindre qu'une partie ne lui échappe dans un moment décisif et ne l'entraîne à des résolutions qu'il n'aurait pas voulu prendre.

La guerre d'Afrique, à côté d'avantages considérables, a eu aussi pour l'instruction générale de l'armée des inconvénients qu'il est impossible de méconnaître. Elle a servi à donner des soldats incomparables, aguerris à tous les dangers, inaccessibles à la peur, d'un dévouement à toute épreuve.

Mais aussi elle nous a trop habitués à un type unique de guerre dans lequel elle nous a pour ainsi dire enfermés.

Manière uniforme et invariable de marcher, de camper, de combattre, de faire vivre les troupes. Elle ne nous a pas donné cette souplesse de manœuvres qui s'adapte à toutes les circonstances et qui pare à toutes les éventualités.

Je suis très convaincu que les grandes manœuvres qui viennent d'avoir lieu dans les Vosges seront d'un grand profit pour la forte éducation de l'armée et n'ont pas été seulement un spectacle agréable offert à la curiosité du président de la république—à moins que M. Félix Faure, comme M. Thiers en 1840, ainsi que le disait Alphonse Karr dans ses *Guêpes*, n'éprouve, lui aussi, le besoin de prendre des leçons d'art militaire en vue d'un avenir toujours incertain.

A. O. PESSOU, Président. A. J. BROWN, Caissier

BANK OF NORTH AMERICA,

ENCOIGNURE DES RUES CAMP ET NATCHEZ.

4 0/0 d'intérêts payés sur les dépôts dans le Département d'Epargnes.

Succursale, rue Ursulines, près de la rue Decatur.—James Brandin, gérant.

La Banque traite des affaires générales de banque et reçoit des dépôts quelque petits qu'ils soient.

14 juil—3 m—dim lun

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales

Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.

Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district

nov 22—1 an—mer.ven.dim

Bulletin Financier.

Samedi, 5 octobre 1895.

COMPTOIR D'ECHANGES (CLEARING HOUSE) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Jusqu'ici cette semaine....	$1,764,448 00	$226,555 00
Même temps la semaine dernière..	1,643,709 00	261,531 00

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—La demande a augmenté un peu, mais le montant d'argent sur le marché continue considérable et les prix sont un peu plus stables.

Papier exceptionnel	—@7
do A1	—@8
Prêts sur garanties collatérales	—@6
Time do do	6@7
Papier hypothécaire	6@8

Monnaies américaines et étrangères et Billets de Banques.

MONNAIE—

Souveraines Victoria	$4 80@4 90
20-francs	$3 80@3 90
Doublons espagnols	$15 40@15 60
25-pesetas espagnols	$4 70
Or léger américain	97@97½c
Argent mutilé américain, par oz	50@55
Dollars mexicains	50@51
Sols péruviens	48@49½
Pesos chiliens	48@49½
Argent anglais, par $	$4 80@4 85
Billets de la Banque d'Angleterre	$4 80@4 90
Billets de la Banque de France	18½@19½

LONDRES—

Taux de la Banque d'Angleterre—

Consols pour l'argent 107⅛.

Pour accomptes 107 11/16.

PARIS—

Rentes 100.35.

ARGENT EN LINGOTS (PAR ONCE)—

Londres 30¾.

New-York 67⅛.

CHANGE.

La STERLING est stable.

Commercial (60 jours)	485⅛@485¾
Traites de banques (60 jours)	490

Les FRANCS sont stables.

Francs de commerce (60 jours)	5.20⅝
Traites de banques (60 jours)	5.10

REICHMARKS—94 13/16.

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.

Traites de commerce $1 75 d'escompte.

Traites de banques au pair.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Pas de ventes.

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
American National	100	....	111
Bank of Commerce	10	15⅝	16½
Canal & Banking Co.	100	....	158
Citizens'	100	92	97
Germania National	100	....	....
Germania Savings	100	325	400
Hibernia National	100	....	....
Louisiana National	100	....	160
Metropolitan	100	....	170
Mutual National	100	....	79
N. O. National	100	....	....
People's	50	....	79
Provident Savings	100	84	....
State National	100	102½	....
Teutonia Savings	100	91	....
Union National	100	96½	102
United States Savings	100	....	....
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurance.			
Crescent Ins.	100	....	....
Fireman's	50	14	18½
Germania Ins. Co.	100	....	101
Hibernia Ins.	100	....	105
Home Ins.	100	....	....
Lafayette	50	89	....
Merchants' Ins. Co.	100		....
Mechanics' and Traders	100	75	....
N. O. Ins. Ass.	100	70	....
Sun Mutual Ins.	100	....	....
Southern Ins. Co.	100	88	....
Teutonia	100	127	....
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	119½	121
Crescent City	100	77	....
Canal and Claiborne	40	....	....
New Orleans City	100	....	....
Orleans	50	34½	37
St-Charles Street	50	....	....
Actions diverses.			
C. C. Slaughterhouse	50	47	48½
Imp. Bonded Warehouse	100	....	....
Jefferson City Gas Light Co.	100	....	60
Metairie Cem'y Ass.	100	....	....
M. L. & R. As.		....	....
N. O. Gas Light Co.	100	188¾	129½
N. O. Waterworks Co.....Ex.	100	111½	....
N. O. Brewing Ass.	100	....	41½
Jackson Brewing Co.	100	111	....
N. O. Cold Storage Co.	100	....	....
French Opera Association	250	....	....
Sugar Shed Co.	60	....	....
Louisiana Electric Light Co.	100	....	....
Standard Guano & Chem. Co.	100	....	....
St. Martin's Oil Works		....	....
Standard F'lass En. Co. of Chicago	10	60c	1
Jockey Club	100	....	....
Comb. T. Stand		....	....
Edison Elec. Co.		....	....
Takamine Ferment Co.		....	....
Scottin Gravel	100	....	....
Varie. Theatre		....	....
Stafford Mineral Spring		....	....
Swamp Land Reclamation Co.		7	9½
Independent Oil Works		....	....
Young Men's Ath. Club		....	....
Traction Pref'd		....	....
do common		....	....
Interstate Trans'n Co.		....	....
Bons d'Etat.			
New Consols		99	100
Constitutional Bds.		....	....
Levee do.			
Atchafalaya Levee Bds.		96	....
Bossier Lev. Bds.		95½	....
Caddo Levee Bonds		....	97
5th District Levee Bds.		94½	98½
Lafourche Lev. Bds.		98½	....
Lake Borgne Lev. Bds.		....	96
Pontchartrain L. B. 10 yrs.		....	....
Pontchartrain L. B. 15 yrs.		....	....
Pontchartrain L. B. 20 yrs.		....	100½
Pontchartrain L. B. 50 yrs.		....	....
Red River Atch. & B. B. Bds.		95	....
Tensas Basin Bonds		....	....
Bons de ville.			
Premiums		178	179½
Premium drawn number		....	....
Privilege on Premiums		....	....
City 4's		102½	....
Extended Consol		....	....
Extended Crossman		....	....
Extended 6's		....	....
City 7's, gold		....	....
Bons divers.			
United States 4's of 1907		....	....
Cotton Exchange Stock		....	....
Mech., Dealers and Lumb.		....	....
Sugar Exchange		....	....
Canal and Claib. St. R.R. mort.		....	....
O. St. L. & N. O. R. R. Co.		....	....
Jackson Brewery 1st Mort. Bds.		....	....
Jackson Brewery 2d Mort. Bds.		....	....
Morgan's L. and T. R. R. 7's		124	....
Morgan's L. and T. R. R. 6's		....	....
Tex. & Pac. RR. 1st gold mort.		....	....
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.		91	....
St-Charles Hotel Co. mort.		....	....
Crescent City RR. 1st 6s.		....	....
Crescent City RR. new		100	....
Crescent City RR. new 5s		....	95
N. O. City RR. Co. mort 6s		114	....
N. O. City and Lake 5s		100	....
Orleans RR. 6s		....	....
St-Charles St. RR. mort. [any yr.]		....	113
Carrollton RR. Co. mort.		....	....
Carrollton 2nds 12 yrs.		....	....
Carrollton 13 yrs.		....	....
Carrollton 14 yrs.		....	....
N. O. Waterworks 1st mort.		....	....

—Non, non, disait-il, souriant toujours, je ne puis croire que ce soit votre dernier mot....

Elle secoua la tête.

Elle n'avait plus la force de parler....

Refuser encore, et définitivement, n'était-ce pas exciter ses soupçons ? Il se demanderait pourquoi. Il insisterait. Il voudrait savoir. Et enfermée dans son secret, que pourrait-elle dire ?

—Je reviendrai, Marguerite, me le permettez-vous ?

—Puis-je vous défendre de venir, Jean ?

Il partit, lui adressant un long et doux regard, où il y avait beaucoup de passion, un peu de reproche et quand même de l'espérance.

Et Marguerite vivement se remit à regarder la pluie fouettée contre les vitres par les rafales d'automne.

Cela eût fait son bonheur autrefois, ce mariage !

Et maintenant elle l'envisageait avec horreur.

De l'honnêteté, en elle, se révoltait ; elle ne voulait pas faire partager son crime à cet innocent, à ce loyal cœur.

—Non, non, jamais !

Le caractère de Gérard semblait changé depuis ces événements ; jadis ouvert et plein de l'entrain de son âge, il était maintenant sombre et renfermé. La mort de son père avait vieilli cet enfant, et de l'enfant avait fait un homme.

Dans ce drame, différentes choses étaient restées inexpliquées pour lui, auxquelles il repensait souvent, mais petit à petit, au fur et à mesure que les mois s'écoulèrent, le temps mit une sorte de vague sur ces souvenirs en les noyant dans un brouillard uniforme. Peu à peu même, ils seraient peut-être sortis de sa mémoire, s'ils n'avaient été réveillés bientôt et avant leur complet anéantissement par des événements imprévus.

Lorsqu'il repensait à ces journées funèbres qui avaient suivi l'assassinat de son père, la gracieuse figure toute baignée de larmes de Louise Haudecœur surgissait toujours devant ses yeux et retenait son attention.

Pourquoi ?

Il ne se le demandait pas. Il était si jeune et si peu expérimenté de son cœur qu'il ne pouvait guère deviner qu'un amour puissant venait de naître en lui qui prendrait sa vie entière et serait environné d'autres drames, sinon aussi sanglants que le premier, du moins aussi douloureux.

Quand les premiers mois se furent passés, apaisant la première violence de son chagrin et de ses regrets, il fut pris d'une irrésistible envie de savoir ce qu'était devenue la jeune fille.

Mais pour cela comment faire ?

Il avait bien entendu dire, au moment de l'enquête, que les Haudecœur demeuraient non loin de la rue Daunou, rue du Marché-Saint-Honoré, mais il ne connaissait pas le numéro.

Puis, l'eût-il connu.... est-ce qu'il pouvait se présenter à eux ? Sous quel prétexte ?

Et ces pauvres gens si terriblement atteints et qui jusqu'à la dernière minute avaient protesté de l'innocence de Haudecœur, devaient poursuivre de leur haine la famille Beaupréault comme la première cause de leurs misères ; dès lors, s'il se présentait, comment serait il reçu ? Et vraiment ne paraîtrait-il par extraordinaire de faire ainsi une démarche que rien ne motivait et que tout, au contraire, rendait inexplicable ?

Il se disait tout cela. Non, il n'irait pas chez eux. Et pourtant, il voulait la revoir, la jeune fille si triste, dont les larmes, en dépit de son propre deuil, l'avaient si profondément ému et qui, à plusieurs reprises, comme par une entente secrète de leurs deux cœurs, avait imploré son appui pendant que la mère Haudecœur s'adressait à la pitié de Marguerite....

Chaque fois qu'il le pouvait, il s'en allait rôder vers la rue du Marché-Saint-Honoré et la rue du 29-Juillet jusqu'au jardin des Tuileries.

Les dimanches surtout, il allait passer là des heures, guettant tous les gens qui se promenaient, toutes les femmes un peu faibles, à la démarche chancelante, lui rappelant l'allure de Mme Haudecœur.

Cela dura longtemps. Et il ne vit personne.

Peut-être, étant connues dans le quartier, avaient-elles déménagé après la condamnation de Haudecœur, pour n'avoir point à répondre à des questions qui, sous prétexte de commisération, renouvelleraient leur peine, pour éviter même les regards de la pitié publique, si lourde à supporter par certaines natures délicates.

Elles avaient préféré passer inaperçues. Elles étaient loin, sans doute.

Et Gérard ne les reverrait jamais ! Il voulut en avoir le cœur net.

Il s'enhardit.

La rue du Marché-Saint-Honoré n'est pas bien longue.

Ce n'était pas une grosse affaire que de s'informer dans chacune des maisons si Haudecœur y avait habité et à quelle adresse nouvelle s'étaient réfugiées sa femme et sa fille.

Un soir, il s'informa donc, demandant à tous les concierges, expliquant, voulant savoir.

Au No 28, le concierge est au premier étage, le couloir qui conduit à l'escalier est très long, et l'escalier, comme le couloir, est obscur.

Il monta.

A peine avait-il franchi quelques marches qu'il entendit que l'on descendait.

Il se rangea, au tournant de l'escalier.

Devant lui, dans l'obscurité,—le gaz n'était pas encore allumé,—passa une femme vêtue de noir, le visage abrité d'un grand voile.

Elle le frôla presque.

Et Gérard en tressaillit.

Il ne l'avait pas vue.... il était impossible de distinguer ses traits.... et pourtant, le jeune homme, interdit, murmura :

—Ma mère !

A la démarche peut-être, à certains parfums subtils et délicats qu'affectionnait Marguerite, Gérard l'avait reconnue.

Et subitement, descendant, il se jeta dans la rue en disant :

—Oh ! je vais bien le savoir !!

La femme remontait la rue, se pressant, la tête un peu baissée.

Oui, c'était bien l'allure de sa mère.

Mais pour en être plus sûr, il la devança sur le trottoir opposé, traversa la chaussée rapidement et alla l'attendre sous le porche d'une maison.

La femme voilée passa auprès de lui pour la seconde fois.

Devant la maison il y avait un bec de gaz.

Le visage de la promeneuse apparut, malgré le voile, vivement, en pleine lumière, et Gérard, brusquement, se rejeta dans l'ombre.

Sa mère ! C'était bien elle ! C'était bien Marguerite !

Il haussa les épaules.

Qu'est-ce qu'il y avait donc là d'extraordinaire ?

Sa mère ne pouvait-elle sortir ?

Il allait espionner sa mère, à présent, se préoccuper de ses promenades ?

—Je suis fou ! murmura-t-il.

Et, rebroussant chemin, il revint au No 28 pour y reprendre son enquête.

A sa question, celle qu'il posait invariablement aux concierges :

—Avez-vous connu dans la maison une famille Haudecœur.

La concierge se mit à rire :

—Il paraît que c'est le jour aux informations, dit-elle.

—Pourquoi ?

—Il y a une dame qui sort d'ici et qui m'a demandé la même chose....

Ainsi sa mère avait eu la même pensée que lui.

Elle voulait savoir ce qu'étaient devenus les Haudecœur et les recherchait. Jadis elle avait fait tout ce qu'elle pouvait pour les protéger, pour enlever Haudecœur à la justice, pour le sauver du bagne, tout, jusqu'à lui choisir elle-même, — ELLE-MÊME ! — un défenseur. Et à présent sa sollicitude n'était point lassée.

Quelles mystérieuses raisons la poussaient ?

Lui, Gérard, voulait retrouver Louise..son cœur parlait..l'amour naissait.... mais elle ? mais la mère ?

—Et cette dame, fit-il en tremblant, cette dame vous a-t-ell dit pourquoi elle désirait voir les Haudecœur ?

—Oh ! je ne suis pas curieuse et je ne le lui ai pas demandé.... Cependant j'ai bien vu que cela lui faisait plaisir d'apprendre que Mme Haudecœur a continué d'habiter dans la maison....

—Elle demeure toujours ici, fit-il avec un mouvement de joie.

—Oui. On dirait que ça vous fait plaisir aussi, mon jeune monsieur.

—Ma foi, je suis bien content de savoir qu'il y a des gens qui s'intéressent à elle. Sa vie n'est pas gaie depuis le.... depuis.... Vous savez peut-être ?....

—Oui, je sais, vous pouvez parler....

—Depuis la condamnation de Haudecœur.... un innocent, tout de même.... Tous ceux qui le connaissaient vous diront qu'il était innocent....

Gérard ne répondit pas. Sa conviction, il ne la raisonnait pas, était que Haudecœur avait commis le crime.

La concierge reprenait :

—Vous connaissez sans doute Mme Haudecœur ?

—Oui, non.... dit-il en balbutiant.... Je l'ai rencontrée une fois.

—Ah !

Et soupçonnant quelque intrigue, l'autre, tout à coup demanda :

—Alors, qu'est-ce que vous lui voulez ?

Il eût été en peine de le dire. Il avait suivi son instinct. Et cet instinct l'avait fait se rapprocher de Louise. Voilà tout.

—Croyez, madame, que je ne lui veux que du bien, dit il.

Et il se retira.

La concierge lui cria encore, dans l'escalier :

—Dites-moi du moins votre nom, afin que je puisse annoncer votre visite à la mère Haudecœur.

—C'est inutile, elle ne me connaît pas.

En descendant, Gérard entendit qu'elle se disait :

—Voilà qui est singulier. Cette femme et ce jeune homme viennent s'informer de cette famille et ils prétendent tous deux n'en être pas connus !

Ainsi sa mère avait fait la même réponse......

Mais bientôt les préoccupations qu'avait fait naître en lui la visite de sa mère cédèrent devant la joie qu'il éprouvait d'avoir retrouvé Louise.

Maintenant il finirait bien par la rencontrer.

Et la rencontrer, la voir, c'était tout ce qu'il voulait.

En rentrant rue Daunou, il alla au salon.

Marguerite venait d'y arriver.

Il l'embrassa.

Et avec une indifférence, il l'interrogea !

—Tu n'es pas sortie ?

—Non, dit-elle.

Il n'insista pas. Pourquoi avait-elle menti ? Il en eut le cœur serré, comme si la mère, en lui mentant ainsi, venait de commettre une faute. Un instant, il voulut lui faire préciser le mensonge, en lui faisant des reproches, en lui disant qu'elle avait tort de rester ainsi, chez elle, isolée dans son deuil....

Mais il n'osa. Il avait pour sa mère un respect infini, une tendresse sans bornes.

Et comme pour effacer cette mauvaise impression, il l'entoura de ses bras et l'embrassa passionnément.

Le lendemain et les jours suivants, toutes les fois qu'il le put, il essaya de rencontrer Louise.

Il ne voulait plus reparaître devant la concierge que son insistance eût fini par intriguer, et il regrettait de ne lui avoir point demandé le premier jour quelles étaient les ressources de la jeune fille, ses heures de travail, de sortie, ce qui lui eût facilité les rencontres au devant desquelles il courait.

Une fois il la vit revenant doucement avec sa mère.

A continuer.